NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

78 N° 2 1956

Le Père François Taymans d'Eypernon, s.j. (1898-1956)

Jean LEVIE (s.j.)

p. 152 - 156

https://www.nrt.be/fr/articles/le-pere-francois-taymans-d-eypernon-s-j-1898-1956-2350

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Le Père François Taymans d'Eypernon, S. J.
(1898 - 1956)

Dans les premières heures de la matinée du 5 février, s'en retournait à Dieu, après une longue et pénible maladie, qui avait exigé en novembre une très grave opération, le P. François Taymans d'Eypernon, professeur de théologie au Collège philosophique et théologique Saint-Albert-de-Louvain. Ce nous est un pieux devoir d'évoquer ici son souvenir au moment où paraît dans la *Nouvelle Revue Théologique*, dont il fut un collaborateur apprécié et un grand ami, le dernier article qu'il eut à cœur de lui offrir.

François Taymans était né à Tubize, où son père était notaire, le 10 septembre 1898, le plus jeune d'une famille de 13 enfants. Dès sa petite enfance, on l'appela « Cisco », diminutif de François, prénom qui restera le sien jusqu'à sa mort. Au foyer familial la vie chrétienne était profonde; jamais le père ne manquait la messe quotidienne; c'était un homme de devoir, d'une foi intense, travailleur ponctuel, profondément attaché aux siens, courageux et cordial. Sur l'éducation de l'enfant l'influence de la mère fut particulièrement profonde; Cisco garda toute sa vie une vénération et une affection intenses, un véritable culte pour sa mère. Elle était remarquable par sa haute intelligence, sa grande noblesse d'âme, son courage moral extraordinaire. Sur son souvenir mortuaire, en 1935, les siens ont reproduit certains passages de ses lettres; tels d'entre eux évoquent précisément des traits essentiels de la physionomie morale de son fils : « Qu'on ne dise pas de mal des optimistes. Leur grand crime est d'être quelquefois dans l'illusion. Mais, alors même, ils restent des créateurs de joie et d'énergie. Le pessimisme, lui, est souvent une injustice envers les autres et toujours une ingratitude envers Dieu. » Et ailleurs : « Le sourire est une aumône qu'on peut faire aux riches comme aux pauvres. Soyons-en prodigues ». Avec générosité elle donnera trois de ses enfants à la vie religieuse; en 1914, elle laissera partir quatre de ses fils au front; trois, hélas, mourront au combat, épreuve terrible pour une mère : « Quand j'ai vu les autres mères embrasser leurs fils, j'ai eu peur d'être jalouse; mais Dieu m'a fait la grâce de me réjouir de leur joie ».

L'atmosphère familiale était faite d'entrain, de cordialité, d'affection mutuelle. Toute sa vie Cisco Taymans en garda l'empreinte : **rien chez lui d'artificiel ou de compassé; toujours la même sponta-**

néité, la même franchise, le même abord cordial, souriant, affectueux.

L'élève du Collège Saint-Michel à Bruxelles ne fut pas un élève modèle; foncièrement honnête et pieux, il était quelque peu dilettante et artiste dans son travail, assez indiscipliné à ses heures. Lorsque, à la fin de sa rhétorique, il manifesta à son père son désir d'entrer au noviciat, celui-ci, au premier moment, ne parvint pas à prendre la chose au sérieux. Il fut décidé qu'on irait demander leur avis aux autorités du collège. Les premières réponses furent hésitantes, peu favorables; mais son professeur de 3e fut catégorique : la vocation était solide, se préparant depuis trois ans; l'avis du P. Provincial, qui connaissait très bien la famille, fut décisif : « Ce ne sont pas quelques gamineries ou désobéissances de collégien qui importent : c'est le fond de l'éducation reçue, des habitudes morales et religieuses acquises dès l'enfance; or celui-ci donne toutes garanties ».

Le 24 septembre 1915 Cisco Taymans entrait au noviciat de Tronchiennes. Il y trouva un Père Maître d'une haute vertu auquel il donna d'emblée toute sa confiance et une vive affection admirative : le P. d'Alcantara. Toute sa vie il garda un souvenir profondément reconnaissant de ses deux années de noviciat : c'était là, dit-il souvent à un ami, qu'il avait appris à prier, et il fit parfois allusion — très discrètement — aux grâces d'union à Dieu et de vie intérieure reçues au cours de ces années. Ses co-novices se souviennent surtout de sa générosité empressée, dès que se présentait une occasion de dévouement ou de sacrifice.

Au noviciat succédèrent les études habituelles des scolastiques de la Compagnie de Jésus en Belgique, singulièrement entravées au début par l'occupation allemande. Ce fut par une véritable « ruse de guerre » que les juvénistes de Tronchiennes réussirent, après une longue attente et plusieurs essais infructueux, à gagner Namur pour y commencer leur candidature en philosophie et lettres. Vinrent alors trois années de philosophie scolastique à Louvain sous la direction des Pères Maréchal, Thielemans, Fallon, etc.; trois années de régence à Liège et à Bruxelles; quatre années de théologie à Louvain (1925-1929), durant lesquelles il s'ouvrit, de tout son enthousiasme, à l'influence du P. Pierre Charles. Ce fut un moment décisif dans l'orientation de sa vie. Il se passionna pour la théologie et la philosophie et aspira, dès lors, à être affecté à ces études. Il s'intéressa aux initiatives missionnaires du P. Charles et y collabora autant qu'il le put.

En octobre 1930, il fut envoyé par les supérieurs comme professeur de religion et de philosophie à l'Institut Gramme à Liège (école supérieure de formation d'ingénieurs techniciens); il devait en même temps assumer la direction spirituelle des étudiants. Il combina ces tâches avec la préparation du doctorat en philosophie et lettres (groupe philosophie) à l'Université de Louvain. Sa dissertation doctorale était consacrée à la pensée de Maurice Blondel; elle fut éditée en volu-

me en 1933 dans la section philosophique du Museum Lessianum, sous le titre : « Le Blondélisme ». L'œuvre manuscrite avait été préalablement soumise au philosophe. Une caractéristique originale du volume était un essai de « vocabulaire philosophique » de Blondel : celui-ci le revit attentivement, l'approuva et consentit à l'enrichir de notes personnelles imprimées au bas des pages. Ainsi se nouèrent des relations cordiales entre le P. Taymans et le philosophe d'Aix-en-Provence.

Les Supérieurs connaissaient depuis longtemps l'intérêt que le Père Taymans portait aux œuvres missionnaires. Ils songèrent à lui lorsque, en 1933, il devint nécessaire de renforcer le corps professoral du Séminaire Pontifical de Kandy (île de Ceylan), pour l'ériger en Faculté, conformément à la Constitution Apostolique « Deus Scientiarum Dominus » du 24 mai 1931. C'était, dans leur pensée, un séjour de quelques années seulement, en vue d'établir solidement dès le début les cadres facultaires, et de pouvoir ainsi attendre que fussent prêts à la relève de jeunes scolastiques encore aux études. Le Père Taymans accepta généreusement la proposition des supérieurs.

Le Séminaire Pontifical de Kandy, fondé par Léon XIII et confié alors à la province belge de la Compagnie de Jésus, était destiné à la formation supérieure du clergé des Indes : chaque année plus de 100 séminaristes, venus des différents diocèses, y suivaient les cours de philosophie et de théologie. Le Père Taymans y enseigna cinq ans (1934-1939) : métaphysique, psychologie, histoire de la philosophie et psychologie du bouddhisme. Dès la seconde année, il était préfet des études des philosophes. Comme partout ailleurs, il gagna très vite la confiance des jeunes étudiants et exerça sur eux une influence éclairante et encourageante. Par ses conversations avec eux, par leurs réactions spontanées à son enseignement de la philosophie scolastique, il entra en contact plus étroit avec la mentalité indienne et, par là, avec la pensée religieuse des Indes. Il s'intéressait particulièrement au bouddhisme, religion dominante de l'île de Ceylan ; il obtint des supérieurs l'autorisation de plusieurs séjours ou visites d'information dans des monastères bouddhistes, eut de longues et utiles conversations avec des moines, devenus ses amis, en même temps qu'il s'initiait, dans des traductions anglaises, à la littérature religieuse du bouddhisme. Dès son retour en Europe, il condensera le fruit de ses études et de ses expériences concrètes et vécues, en un volume, entièrement rédigé et même typographiquement composé dès 1942, mais qui, à cause de la guerre, ne fut imprimé et mis en vente qu'en 1947 : « Les paradoxes du Bouddhisme » (Louvain, Museum Lessianum). L'ouvrage fut très favorablement apprécié dans les revues et était encore tout récemment mentionné, avec les plus vifs éloges, dans l'ouvrage de Raymond Schwab, *La Renaissance Orientale,* p. 489. Le Père Taymans continua toujours à s'intéresser au bouddhisme. Le dernier article de sa vie, dont il rédigea le premier jet en octobre

1955, avant son opération, qu'il revît attentivement à ses heures de meilleure santé en janvier 1956, est un parallèle impressionnant de « deux tentations de l'homme moderne : existentialisme et bouddhisme ». C'est surtout à la lumière de l'au-delà — cet au-delà dans lequel il est maintenant entré! — qu'il compare ces deux systèmes de vie. Cet article paraît dans ce fascicule.

En 1939, le P. Taymans, qui n'avait été envoyé à Kandy que pour un temps limité, fut rappelé en Belgique et fut chargé d'une partie des cours de théologie fondamentale au Collège théologique de Louvain et, depuis 1948, d'Eegenhoven. C'était donc avec les scolastiques de première année de théologie qu'il entrait en contact. Cela répondait admirablement à son tempérament et aux besoins des étudiants. Enthousiaste et encourageant, il inspirait à tous dès le début des études l'intérêt, le goût pour les sciences religieuses; très condescendant, il avait l'art de montrer, à ceux mêmes qui se sentaient moins aptes aux études, par quel biais ils pouvaient prendre la recherche théologique pour s'y attacher sincèrement; il leur donnait peu à peu confiance en eux-mêmes. Ayant été longtemps professeur de philosophie, il se sentait plus à l'aise dans les argumentations spéculatives que dans les discussions historiques ou exégétiques; esprit plus intuitif que déductif, il conquérait surtout par certaines fortes idées personnelles, intimement vécues, par la chaleur de ses convictions, par la vivacité de ses exposés, par la simplicité accueillante de son attitude de professeur : chacun avait le droit de poser des questions, de présenter ses objections et il y répondait sans prétention aucune, d'égal à égal. Les lecteurs de la *Nouvelle Revue Théologique* ont eu part à son enseignement par ses articles de théologie fondamentale : *Le progrès du dogme* (1949); *L'encyclique « Humani generis » et la théologie* (1951); *Les exigences de l'acte de foi* (1954); *Le miracle, signe du surnaturel* (1955).

Au cours de son enseignement, le P. Taymans eut, durant un semestre, à donner le traité « De Deo trino ». Il s'y consacra avec une ardeur extrême et conçut alors le projet d'une série de travaux sur ce sujet. Le premier volume parut en 1946 : « Le mystère primordial. La Trinité dans sa vivante image ». Il connut un vif succès : 1500 exemplaires furent rapidement vendus et une seconde édition parut en 1950. Un second volume fut publié en 1949 : « La Sainte Trinité et les Sacrements ». Ces deux ouvrages ont été analysés dans cette revue, le premier par le P. Charles (*N.R.Th.*, 1946, pp. 822 sv.), qui en disait : « Avec le P. Taymans on est toujours en plein réel et la théologie devient vraiment ce qu'elle doit être : *lumen vitae* »; le second par le P. De Coninck (*N.R.Th.*, 1949, p. 988) qui en conseillait vivement l'étude approfondie aux prédicateurs : ils trouveraient dans cette doctrine la base d'« une prenante série de prédications ». Le P. Taymans prévoyait un troisième volume : « La Sainte Trinité et la grâce »; il n'avait pu encore qu'en esquisser les lignes essentielles...

Le P. Taymans aimait la théologie ; il était convaincu de sa valeur de vie, non seulement pour les prêtres, mais aussi pour tous les chrétiens, et tout particulièrement pour les religieux et les religieuses. Nombreuses furent les communautés, à Louvain comme à Bruxelles, auxquelles il donna, chaque semaine, ou à intervalles réguliers, un cours complet d'enseignement théologique adapté, réparti sur quatre années ou davantage. Ces conférences étaient impatiemment attendues ; ici aussi il sollicitait les questions, invitait à lui soumettre par écrit les difficultés et, à la leçon suivante, s'efforçait de faire la clarté.

Il se donnait avec le même enthousiasme aux tâches diverses du ministère sacerdotal. Il prêcha à plusieurs reprises le carême à Bruxelles : à Saint-Jacques sur Coudenberg, à Saint-Nicolas, à Saint-Michel ; il le prêcha au Caire ; il fut un des orateurs du Congrès marial de Bruxelles en septembre 1954. Il avait accepté de donner chaque mois une journée de récollection à un groupe de messieurs. Il dirigeait un groupement spirituel d'étudiants de Louvain, dont la tendance principale était la dévotion à la Sainte Trinité. Mais le ministère qui lui tenait le plus à cœur c'étaient les retraites annuelles : chaque année, durant les grandes vacances, il donnait trois ou quatre retraites de six ou huit jours, et souvent des triduums à Noël ou à Pâques. Lorsqu'il avait prêché les Exercices spirituels dans une communauté, il était régulièrement sollicité dans les autres maisons de la même Congrégation religieuse et devait prendre des engagements deux ou trois ans d'avance. La note dominante de ses retraites était l'exhortation à l'esprit de prière, à la confiance. Des communautés où il avait prêché, il restait souvent le conseiller spirituel. Les témoignages reçus après sa mort disent éloquemment le bien qu'il y a réalisé.

L'optimisme confiant fut la grande force de sa vie. Il inspira son ascension constante vers un idéal religieux de plus en plus large et élevé, vers un apostolat de plus en plus étendu et fécond ; il lui donna le courage de ces publications abordant sereinement et simplement les sujets les plus élevés de la théologie et de l'apologétique catholiques : mystère de la Trinité ; problèmes de la foi ; progrès du dogme ; miracle. Le même optimisme fut l'âme de sa charité : il semait la joie et le courage ; il y avait chez lui une telle cordialité d'accueil, un désir si naturel, si spontané de rendre service, un tel don d'encourager et de donner confiance, qu'on était gagné au premier contact et qu'on revenait irrésistiblement frapper à une porte qui s'ouvrait toujours si généreusement. Nombreux sont ceux qu'il a relevés en des heures pénibles, à qui il a donné confiance en la tâche que Dieu leur avait confiée ; son sourire engageant, ses paroles réconfortantes, sa manière de tout voir en clair et en beau, ont été singulièrement bienfaisants durant ses années d'ici-bas.

Jean LEVIE, S. J.